N° 29 SEPTEMBRE-OCTOBRE 1950

Le Cempuisien

Bulletin de l'Association des Anciens Élèves de l'Institution Départementale Gabriel Prevost

PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT

Le Siège social est ouvert pour les réunions mensuelles, le 1er dimanche de chaque mois, à 15 heures. Présence assurée d'un membre du comité

SIEGE SOCIAL:
6, rue de Louvois, Paris-2e

PRÉSIDENT :
M. MARANDE, 68, rue Championnet (18e)

Adresser les offres d'emplois à Mlle Delas, 57, bd Sébastopol, et qui reçoit le mardi de 14 à 18 h., les jeudi et samedi de 9 à 12 heures.

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XV)

Rétrospection

Ceux des lecteurs de *L'Education intégrale* (Bulletin de l'O.P.) qui ne suivaient pas la presse quotidienne française, ayant lu le numéro daté septembre-octobre 1894 (toujours signé : Le Directeur de l'O.P., gérant : P. Robin) relatant le succès d'une exposition au Musée pédagogique de Paris, ont dû être surpris en recevant le numéro suivant, daté novembre-décembre. D'abord par la modification du titre *Bulletin de l'Orphelinat Prevost*, puis par le caractère rétroactif insolite du texte, enfin par le changement du gérant : le Directeur intérimaire, P. Guilhot.

Le texte comportait :

En première page le portrait de P. Robin.

En deuxième page sa notice biographique ainsi terminée :

« Il a cessé ses fonctions de directeur de l'O.P. le 30 août 1894. Le 2 octobre, il a été nommé à l'unanimité professeur à l'Université Nouvelle et Ecole des Hautes Etudes de Bruxelles, par le corps enseignant de cette institution. »

Les pages suivantes étaient consacrées à une *Notice historique récapitulative* sur l'O.P. :

Origines. Administration. Constructions, agrandissements matériels, etc... Institutions et créations pédagogiques diverses. Excursions et déplacements officiels. Expositions. Conférences. Sessions. Excursions et Voyages remarquables. Publications périodiques. Ouvrages pédagogiques. Jeux.

Une note terminale expliquait que le titre *L'Education intégrale* avait été transmis par R. Robin à *l'Association universelle d'éducation intégrale* (dont on avait publié le Manifeste dans le numéro exceptionnel daté septembre 1893).

En somme c'était le bilan de la direction de P. Robin (1881-1894) qui venait d'être révoqué le 31 août par le Préfet de la Seine, sur l'ordre du Ministre de l'Instruction publique.

Cette révocation n'était pas mentionnée, parce que le Conseil général de la Seine, héritier de J.-G. Prevost, en contestait la légalité et ne la considérait pas comme définitive, comme on le verra par la suite.

Robin de Cempuis

Jusqu'alors l'O.P. et son directeur n'étaient guère connus en dehors du Conseil général de la Seine, des parents d'élèves, des environs de Cempuis (par les fêtes et concours) et d'un nombre relativement petit mais en progression continue d'éducateurs (par les conférences, expositions, surtout par les Sessions pédagogiques). Ils devinrent brusquement connus par le grand public des lecteurs de journaux.

Il y eut à l'origine de cette indésirable notoriété une campagne de presse dans *La Libre Parole* cléricale et spécialisée dans l'antisémitisme, menée par un ancien conseiller général de la Seine, M. Odelin (1). Intervinrent ensuite le centenaire *Journal des Débats* et *Le Temps* (1), organes conservateurs de la grande bourgeoisie, puis *Le Matin*, d'Edwards (1), journal d'information sans parti pris doctrinal mais soucieux d'utiliser une campagne qui pouvait augmenter son tirage. « La presse de Paris et celle de province suivirent l'officieux *Matin*, calomnièrent à l'envi. Les journaux de gauche réagirent mollement. » (1)

Il y eut donc une *Affaire de Cempuis* et, comme P. Robin qui en était le centre avait des homonymes notoires (dont il fallait éviter les réclamations), il fut dénommé *Robin de Cempuis*. Il avait une prédilection pour cette citation de Diderot : « J'aime les fanatiques... quand par hasard ils ont rencontré la vérité, ils l'exposent avec une énergie qui brise et renverse tout ». C'était son cas. G. Giroud a écrit (1) : « Un établissement comme Cempuis ne pouvait vivre sans provoquer, sans soulever des passions politiques et religieuses; c'est miracle qu'il ait duré quatorze années.

D'autant que P. Robin n'essayait point d'atténuer l'hostilité qui l'entourait. Ignorant les ménagements habiles, ne sachant point tenir en bride un caractère très vif, il fonçait. Sa franchise brutale rendait même difficile la tâche de ses partisans, plus aisée celle de ses ennemis » (1).

A la suite de la campagne de presse, le gouvernement au pouvoir (d'opinion centre droite) avait prescrit une enquête par trois hauts fonctionnaires, qui se fit à l'O.P. du 25 au 28 août, puis ordonné en grande hâte au Préfet de la Seine l'arrêté suivant du 31 août :

« Considérant qu'il résulte de l'enquête prescrite en août 1894 par MM. les ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique, que, tant au point de vue de la surveillance et de l'administration intérieure que du recrutement du personnel, M. Robin a gravement manqué à ses devoirs; qu'il propage et laisse propager dans cet établissement des doctrines internationalistes dont la conséquence est d'affaiblir chez les enfants qui lui sont confiés l'idée de Patrie (2). Arrête :

ARTICLE PREMIER. — M. Robin est révoqué de ses fonctions de directeur de l'Orphelinat.

ART. 2. — M. Guilhot, sous-directeur, est provisoirement chargé de la direction de l'établissement. »

« Cet arrêté émut profondément le Conseil général, et le 17 octobre, dans la première séance de sa session, le Conseil prit la délibération suivante :

« ARTICLE PREMIER.. — M. le Préfet de la Seine est invité à obtenir communication des rapports de l'enquête et de tous autres documents qui ont amené le gouvernement à exiger du Préfet de la Seine la révocation du directeur de Cempuis »...

« Dans la séance du 22 octobre, le Conseil général a adopté à l'unanimité la proposition de son Bureau ainsi conçue :

« Le Conseil général, considérant que M. le Préfet de la Seine se refuse à lui donner communication du dossier de l'enquête faite par le gouvernement sur l'Orphelinat de Cempuis, Délibère :

« ARTICLE PREMIER. — Il sera constitué une commission d'enquête publique au sein du Conseil général »...

« Dans la séance du 26 octobre, nomme sa commission ainsi composé » :

Groupe de droite : 3 membres (dont M. Alpy, adversaire déclaré de P. Robin);

Groupe des socialistes révolutionnaires : 4 membres (dont M. Fournière, secrétaire);

Groupe des républicains : 4 membres (dont le président);

Groupe radical : 4 membres (dont M. Laurent-Cely, vice-président et rapporteur, et M. Gervais, secrétaire).

Le rapport (3) auquel se réfèrent les citations qui précèdent est la source d'information impartiale la plus complète sur l'Affaire de Cempuis. J'en reproduirai donc tout ce que l'espace et le temps disponibles me permettront (4).

Introspection

Dans le Xe de ces articles (*Cempuisien*, mai-juil. 1949 sur l'O.P. en 1890), je disais : « Avec le recul des années, le témoin que j'ai été dès lors sera consulté aussi objectivement que s'il m'était étranger ». Nous arrivons maintenant à une période où le témoignage en question va prendre une relative importance. P. Robin appliquait ses conceptions pédagogiques avec des enfants que le hasard envoyait à l'O.P. Il aurait préféré recevoir des élèves sélectionnés, ayant subi aussi peu que possible d'influences familiales et autres, donc âgés de 6 ans au plus. G. Giroud, qui le connaissait mieux que personne, a dit que son idéal aurait été de les recevoir au sortir de la pouponnière.

Or, le témoin dont il s'agit avait presque 8 ans à son arrivée. Depuis sa naissance il habitait à la Plaine Saint-Denis, dans la banlieue immédiate de Paris, la première ligne de maisons faisant face à la zone des fortifications (impasse Marteau). C'était plus encore que maintenant un lieu aux grands espaces, où beaucoup d'habitants (dont ses parents) avaient un jardin peu éloigné, mais non à côté de leur demeure. Les enfants y étaient donc habitués à beaucoup plus de liberté que ceux de Paris, surtout des arrondissements du centre. Le père, alsacien ainsi que plusieurs de ses voisins comme lui cheminots, avait fait la guerre de 1870 et opté pour la France après l'annexion de sa province natale par l'Allemagne. La mère était née en Savoie, dernière province avec le Comté de Nice rattachée librement à la France. Ses parents avaient été Français sous la Révolution et le premier Empire, puis Piémontais après 1815 jusqu'au second Empire. Le milieu familial était donc patriote à bon escient, en outre catholique modérément pratiquant.

Le témoin était donc habitué aux randonnées libres, plus aux hymnes nationaux qu'aux chants pacifiques (2). Ce qu'il savait de morale religieuse ne le rendait pas réfractaire à la « morale basée sur le réel ». A l'O.P. il était considéré comme bon élève par les maîtres des cours élémentaire, moyen et supérieur entre 1890 et 1894 (P. Guilhot l'a même fait passer directement du cours supérieur au cours complémentaire 2e année où une place s'était trouvée disponible, à cause d'un certain succès au certificat d'études dont son maître avait probablement exagéré la faible importance). En réalité il ne manquait pas de condisciples plus studieux et conformistes qui, dans l'ensemble de la vie scolaire, le valaient ou le surpassaient. Mais, comme il avait la passion de la lecture, il avait l'avantage de savoir des choses hors programme que les autres ignoraient et cela se remarquait dans les interrogations et rédactions. Par contre, les surveillants qui changeaient souvent le considéraient comme un élève difficile, à cause de son goût pour les escapades. Il était donc plus souvent puni que la

moyenne de ses camarades. Cela le mettait en rapports plus directs et plus fréquents avec P. Robin et P. Guilhot. Probablement à l'instigation de Lucie et Fritz Robin; aussi de G. Giroud qui, ayant été élèves à l'O.P. avant d'y être maîtres, étaient plus intuitifs et compréhensifs, il fut même mis en observation au domicile de P. Robin, puis dans le bureau de P. Guilhot (près de qui il a su plus tard avoir été défendu par Mme Guilhot et sa mère et par ses condisciples Georges et Marie Guilhot). Dans les deux cas on avait constaté sa parfaite sagesse quand il avait des livres à sa disposition, alors que les surveillants le désignaient comme instable et rebelle à toute discipline.

L'habitude des réflexions punitives, celle des admonestations, n'ont pas été sans développer son sens critique et sa connaissance des bases morales de l'éducation cempuisienne.

Je viens d'employer le « il » et non le « je » pour marquer qu'il n'est pas question d'égotisme. Ce n'est pas un homme qui se penche sur son passé (lequel n'intéresserait personne) mais un Cempuisien que les circonstances ont conduit à fréquenter de plus près les animateurs de l'O.P. centre pédagogique et qui s'efforce de les expliquer.

Un souvenir me revient en mémoire. G. Giroud a signalé que P. Robin utilisait les défauts ou manies de ses élèves pour le bien commun. Ce fut le cas quand Fritz Robin obtint d'employer mon goût de courir les bois pour y récolter des plantes destinées au jardin botanique. Je doute de l'intérêt de mes trouvailles, mais je suis certain que cette confiance m'a fait réfléchir et qu'elle a ainsi atteint son but essentiel.

L.-M. SCHUMACHER.

ERRATA. — *Le Cempuisien*, décembre 1946, page 4, 2e colonne, 6e et 7e lignes, lire : Ils (les Souvenirs de G. Giroud) *sont ignorés* des jeunes générations et il n'y a guère de possibilité pour *elles*... Renvoi (1) lire : *biographie*. Dans le numéro juin-août 1950, page 7, 2e colonne, 40e ligne, lire : j'avoue que sur *ce point*...

---

(1) G. Giroud, dans **Paul Robin,** page 83 et suivantes, dit en substance sur « l'Affaire de Cempuis » :

Il y eut des campagnes de presse contre P. Robin en 1881 et 1892. Celle de 1894 coïncidait avec une réaction vers la droite après les attentats anarchistes et l'assassinat du président Carnot. Les cléricaux cherchaient une diversion au crime d'un abbé Bruneau (guillotiné à Laval le 30 août 1894). — **Le Temps** avait d'abord défendu P. Robin. — Ed. Drumond, fondateur de **La Libre Parole**, renia plus tard son collaborateur, le dénommant « Odelin la crapule ». — A. Edwards avant plus tard fondé **Le Petit Sou** (socialiste !) y louangea P. Robin « qui le rabroua vertement dans une lettre publique ».

(2) Il faut signaler que, entre 1886 et 1889, il y avait eu en France (et surtout à Paris) une déviation du patriotisme vers le militarisme. Le général Boulanger (1837-1891) maintenant bien oublié, devenu ministre de la guerre en 1886 avec l'appui du radical Clemenceau pour républicaniser l'armée, avait acquis une très grande popularité qui le grisa. Il prétendit à la présidence de la République, fut soutenu par l'opposition de droite et un groupe de républicains fourvoyés, une propagande tapageuse par tous les moyens (dont les chansons et l'imagerie qui atteignaient aussi la jeunesse et dont je me souviens). Menacé d'arrestation, il s'enfuit à Bruxelles au début de 1889, fut condamné par contumace à la prison perpétuelle par la Haute Cour et se suicida en 1891. Cela contribua beaucoup au déclin des bataillons scolaires, contaminés par la propagande boulangiste. Il était normal et nécessaire que, comme tous les vrais républicains d'alors, P. Robin réagisse contre cette déformation du patriotisme dans le sens chauvinisté. Ce n'était nullement affaiblir l'idée de Patrie. A ceux que cela intéresserait je signale dans **Conférencia** des 15 mai et 15 juin 1950 : « La fracassante et tragique aventure du Brav' Général Boulanger », par Adrien Dansette.

(3) « Rapport présenté par M. Laurent-Cely, au nom de la Commission d'enquête sur Cempuis », 348 pages, Imprimerie Municipale, Hôtel de Ville, 1895.

(4) L'espace est mesuré dans **Le Cempuisien** par son format et sa périodicité, le temps par l'âge de l'auteur qui n'est plus très loin d'entrer dans la catégorie des vieillards septuagénaires.

REMERCIEMENTS

A la suite d'un secours qui lui fut adressé, notre ami G. Lamarque nous a fait parvenir le petit mot ci-dessous :

Eu, le 24 septembre.

Mon cher camarade,

Nous te remercions, ainsi que les camarades de l'Amicale, pour l'envoi du mandat de 5.000 francs.

Celui-ci a été le bienvenu car, dans notre situation, il n'y a pas lieu d'être fier.

Il y a, certainement, d'autres camarades se trouvant dans la même situation que nous. Peut-être pire. La nôtre se résume en ceci :

Ma pension : 30.800 fr. par an (84 fr. 38 par jour) plus la retraite du combattant : 3 fr. 50 par jour. Jeanne fait des ménages à 40 fr. de l'heure. Quand elle fait 700 à 800 fr. par semaine, c'est beau.

Voilà nos ressources.

Nous avons un loyer de 4.800 fr. par an (impôts : 580 fr.).

Nous voyons que l'esprit cempuisien est toujours vivace; cela est réconfortant, par ces temps d'égoïsme.

Nous tenons grâce aux marques de sympathie de nos camarades et de quelques personnes de cœur.

Notre philosophie nous fait endurer les épreuves, qui ne nous ont pas manqué depuis 1914.

Pour l'instant, nous avons un abri dans une caserne, au milieu qui est mélangé.

Mon cher camarade, nous te disons à nouveau : Merci ! de même aux camarades du Bureau et de l'Amicale.

Reçois notre cordiale poignée de mains.

G. LAMARQUE.

cps n°29 5°série
page 4

DÉJEUNER AMICAL ANNUEL

Dans l'accueillante salle du Restaurant Gaudoin, 6, boulevard de Sébastopol, se sont déroulées, une fois de plus, le 15 octobre 1950 les agapes cempuisiennes qui, comme chaque année, ont eu le double but d'accueillir au sein de l'Amicale les « nouveaux anciens » de l'I.D.G.P. et de réunir dans l'unique atmosphère de nos réunions cempuisiennes les camarades qui ne veulent pas rompre avec les précieux souvenirs de leur enfance.

Quatre-vingts couverts étaient dressés. Au dessert, le nombre des « fidèles au rendez-vous » avait plus que doublé.

Mais n'anticipons pas, c'est un compte rendu qu'Henriette Tacnet, notre vice-présidente et dévouée gérante, m'a demandé. Paresseusement, je vais me cantonner dans le strict déroulement des faits.

Dès midi trente, l'ensemble des convives devisaient allègrement déjà dans la salle du sous-sol que nous connaissons bien, devant un apéritif qui servait davantage à délier les langues qu'à ouvrir l'appétit, précaution superflue; sitôt connue l'arrivée de Mme et M. Contini, Directeur de l'Institution, remontées précipitées en masse, présentations salutations... moins d'un quart d'heure après, tout le monde avait trouvé place devant les tables sympathiquement garnies qu'un service aussi diligent que discret avait disposées à notre intention. Les chroniqueurs qui parlent volontiers de la chaleur communicative des banquets seraient sans doute déroutés s'ils devaient assister à l'un des nôtres. Chez nous les discussions n'attendent pas le dessert pour passionner les convives et ceux qui ne peuvent faire alterner méthodiquement dégustation et bavardage les conduisent simultanément sans souci des principes énoncés dans la méthode de savoir-vivre de Mme de Saint Germain.

Mais aussi comment voulez-vous, en quelques heures, narrer dix années de notre enfance à un interlocuteur qui doit vous en conter autant ? Sans doute un observateur étranger remarquerait-il que nous avons déjà échangé ces mêmes propos quelque cent fois mais, que voulez-vous, puisque nous ne nous en apercevons pas.

A la fin du repas notre président a toujours d'intéressantes choses à nous communiquer en ce qui concerne l'activité de l'Amicale et, tout en dégustant un excellent café, dans un silence attentif, nous lui prêtons attention pour entendre l'allocution suivante :

Mes chers amis,

Avant de vous exposer le thème de ma petite allocution, je tiens à remercier M. le Directeur et Mme Contini d'avoir bien voulu accepter notre invitation et d'avoir fait le déplacement de Cempuis pour venir passer quelques heures dans l'atmosphère de notre Association.

En excusant Mme Urban de n'avoir pu être présente aujourd'hui, je prie notre Président d'honneur et ami d'être notre interprète pour lui présenter nos vœux de bonne santé.

Je remercie également Mlle Delas, assistante sociale de l'Institution, qui retrouve, parmi les jeunes sortants, les élèves qu'elle visite et qu'elle apprend à connaître lors de ses séjours à Cempuis. Mlle Laurière, retenue par des devoirs de famille, s'était excusée de ne pouvoir assister au déjeuner mais je la remercie d'avoir fait tout son possible pour venir passer quelques instants parmi nous et s'entretenir avec les jeunes sortants.

Et comment vous dire ma satisfaction de compter, parmi nos convives, une de nos très anciennes sociétaires qui nous recevait, dans ce même restaurant, il y a plus de trente-cinq ans. Mme Krommenacker, je vous remercie de votre présence; cela prouve que vous avez gardé un bon souvenir de Cempuis et que vous n'abandonnez pas l'Association des Anciens Elèves.

Aux sortants de l'année, je leur dis : Soyez les bienvenus parmi nous; et j'espère que dans l'avenir, un avenir très proche, même, vous serez de fidèles sociétaires.

Et enfin vous tous, mes amis, je tiens à vous féliciter d'être venus nombreux à ce rendez-vous ce qui prouve, une fois de plus, la vitalité et la nécessité de notre Association.

Comme tous les ans, à la même époque, nous sommes heureux d'accueillir, au cours d'une réunion toute familiale, nos jeunes camarades sortis de l'Institution au cours de l'été. A ce déjeuner, nous n'avons pas la prétention de leur faire connaître notre Association car tous les élèves, surtout lorsqu'ils approchent de leur date de sortie, non seulement connaissent déjà l'Association, mais aussi quelques-uns de ses membres pour les avoir vus à différentes occasions durant leurs dernières années mais également pour avoir parcouru et lu notre Cempuisien.

Cette année, l'effectif des sortants est relativement faible; je dirai même très faible, ce qui, en la circonstance, nous a rendu la tâche bien plus facile pour nous occuper du placement de ceux qui ont fait appel à nous.

D'autre part, je puis vous dire, qu'ayant été convoqué à la Direction départementale du Travail et de la Main-d'Œuvre, j'ai eu l'occasion d'exposer librement notre situation au sujet du placement de nos jeunes gens et jeunes filles et des difficultés que nous éprouvions pour leur procurer une situation; surtout lorsqu'ils sont nombreux comme le cas s'est produit il y a deux ans.

A la suite de cette conversation, je me suis rendu au Centre des Jeunes — où ma visite avait été annoncée et où j'ai fait connaissance avec la personne responsable du placement. Mlle Delas, de son côté, a fait la même démarche ce qui, pour l'avenir, facilitera nos relations avec cet organisme.

Cette difficulté du placement des jeunes sera donc en partie aplanie. Je dis bien : en

partie, car, dans ce centre, il n'est question que du placement des jeunes gens et jeunes filles âgés de 14 à 18 ans.

De ces démarches, il semble donc ressortir que nous aurons certaines facilités pour nous occuper des jeunes à leur sortie de Cempuis mais que, par la suite — c'est-à-dire lorsqu'ils auront atteint l'âge de 18 ans — nous ne devrons, comme par le passé, compter que sur nous-mêmes. Néanmoins, notre tâche se trouvera de beaucoup simplifiée de ce fait que, pendant cette première période passée à Paris (variable de 12 à 24 mois) ils auront pu se familiariser avec l'ambiance et le travail qui s'y exécute et seront à même de s'adapter plus facilement dans une nouvelle place.

Vous pouvez donc vous rendre compte que, de ce côté, notre tâche est loin d'être terminée et que, suivant nos relations personnelles, nous devons nous efforcer de placer ceux qui font appel à l'Association et, ce, toujours en collaboration avec Mlles Laurière et Delas, ce qui, pour nos sociétaires, ne doit pas constituer un obstacle, pour se débrouiller également par eux-mêmes.

Je dois ajouter qu'un premier essai a été tenté, auprès du Centre des jeunes dont je vous ai parlé tout à l'heure et que, par ce premier essai, un jeune homme de la section commerciale a été placé dans une maison importante.

Une autre jeune fille (toujours dans la section commerciale) sortie de l'Institution l'an dernier, et ayant depuis fait un stage d'un an à l'Ecole départementale de Vitry, a été placée, sans trop de difficulté, par un de nos camarades du Comité.

Voici donc résumé en quelques phrases, un des buts de notre Association concernant nos jeunes camarades; mais ce n'est pas le seul. Il y a, d'autre part, notre Caisse de secours qui peut, dans bien des cas — avec aussi beaucoup de prudence de notre part — aider momentanément ceux de nos sociétaires qui sont dans la gêne. Je n'insisterai pas plus longtemps sur ce point, étant persuadé que tout le monde m'aura compris sur la nécessité de ne pas se trouver parmi les retardataires pour le paiement des cotisations.

Excusez-moi, chers amis, d'avoir abusé de ces quelques minutes et qu'au milieu d'une si belle réunion, je sois venu vous parler de choses sérieuses qui nous tiennent toujours à cœur et nous intéressent au premier plan.

Je lève donc mon verre et bois à la prospérité de notre Association.

Avec sa gentillesse coutumière et l'autorité que confère sa haute fonction, M. le Directeur de l'I.D.G.P. veut bien adresser à l'assistance et au président ses remerciements. Puis il nous fait connaître les différents problèmes qui se posent actuellement dans la vie de l'Institution. Il développe ensuite le point de vue du fonctionnaire qu'il est sur la question religieuse à Cempuis et démontre les difficultés qui se dressent sans cesse pour lui, imbu de l'esprit cempuisien traditionnellement laïque dans ce que le terme a de plus noble dans son objectivité et les textes qu'un représentant de l'Administration peut interpréter sans doute, mais n'a pas le pouvoir d'ignorer. Les applaudissement qui ponctuent son improvisation prouvent qu'il a été largement compris.

Dès 15 heures, le nombre des arrivants nouveaux qui affluent à la réunion ont mis le personnel du restaurant Gaudoin dans l'obligation d'agrandir notre espace vital en repoussant quelque peu les « banquettes-séparations ». La précaution est d'autant moins superflue qu'une heure plus tard les accords joyeux d'un jazz entraînant invitent la jeunesse à la danse. Bientôt tout le monde tourne en rond et les bavards n'ont plus qu'à causer plus fort.

Appelé par des devoirs d'ordre familial, bien à regret, j'ai dû quitter l'assistance vers 18 h. 30. La gaîté et l'enthousiasme n'avaient pas faibli. Je serrai bien des mains amies, entre autres celles de notre toujours vaillant président d'honneur Albert Urban qui, arrivé l'un des premiers, ne semblait pas pressé de quitter une assemblée aux destinées de laquelle il a présidé, avec quel brio, durant tant d'années.

R. CHAUSSARD.

La caisse de secours... Noël 1950

Votre Comité a eu, ces derniers mois, pas mal de camarades à secourir.

Certains sont dans une situation très pénible; vous pouvez en juger par vous-mêmes en lisant l'extrait d'une lettre de remerciements qui nous est parvenue et que nous publions dans ce bulletin.

Il me semble toutefois normal que le Comité puisse envisager, pour la Noël 1950, d'aider et de secourir certains de nos camarades dans le besoin, même s'ils ont déjà reçu de notre part, dans le courant de ces derniers mois, une somme plus ou moins importante.

Vous qui, dès maintenant, pensez aux Fêtes traditionnelles de fin d'année et qui envisagez les petits cadeaux habituels, vous n'oublierez pas ces camarades qui, eux aussi, ont le droit de passer ces fêtes avec un espoir de bonheur.

Vous penserez donc à eux, et, soit en nature ou en espèces, vous pourrez faire parvenir soit à notre Président, soit au compte chèque postal de l'Amicale (n° 1844-02, Paris) votre obole pour eux.

A l'avance je remercie, au nom du Comité, tous les camarades qui auront fait un geste dans ce sens, et vous souhaite à tous de bonnes Fêtes de fin d'année.

S. YOUNG.

Retenez la date du

SAMEDI 24 FÉVRIER 1951

cps n°29 5°série
page 6

Réunion générale du 8 octobre

Bien avant l'ouverture de la réunion, la salle grouille et bruit comme un essaim désorganisé. Chacun butine, de camarade en Cempuisien, de fille en garçon, le pollen de l'amitié. Les visages sont francs, les sourires clairs et vont les langues et les rires aux rythmes différents des colloques.

« Toc, Toc, Toc, Toc. »

Quelques coups secs frappés sur une table, un appel bref qui invite à prendre place et la troupe se cristallise autour du bureau. L'essaim zézaie encore quelques bruits épars et notre président prend ses responsabilités.

Je regarde notre président dont le visage n'est que bonté, douceur, paternité. Quand il parle ou va parler, sa lèvre supérieure frémit et son menton tremble légèrement. Timidité mêlée d'un léger trac ! Il continue !...

« Le secrétaire va vous donner lecture du compte rendu moral du trimestre. »

Le secrétaire, il est bien embêté ! Il n'y a pas de compte rendu et j'essaie d'expliquer cela comme je peux, en quelques mots. Cette courte intervention revêt plus le caractère d'une auto-critique que celui d'un compte rendu moral. Bref, j'ai dit ce que je pensais et me rassied.

Un grand doigt monté sur une grosse main hissée par un long bras émerge au-dessus des têtes et demande la parole.

C'est Marcel Paris ! Son grand corps se déplie avec autorité et sa voix grave tombe sur nous, énergique et tranchante, affectueuse et fraternelle.

Le point de vue de notre ex-trésorier est optimiste et les visages acquiescent et se déridant.

C'est le signal ! Chacun a quelque chose à dire et veut le dire là, vite, tout de suite. Les différents airs s'affrontent, se confrontent, font bloc, et nous continuons !...

Toujours ému, émouvant et paternel, Marcel (Marande à nouveau) enchaîne et nous présente des chiffres et des chiffres. Nous écoutons tous et notons au passage ce qui trouve écho en notre esprit.

La situation financière ne semble pas trop critique, et chacun de s'en réjouir. La Caisse de secours nous offre encore d'assez importantes possibilités pour cette fin d'année 1950. Nous soulagerons encore quelques misères que nous parviendrons bien à déceler ça et là, parmi notre grande famille infortunée.

Comment organiser la saison d'hiver ? Faire prospérer notre Association ?

Les uns parlent d'une table de ping-pong, d'autres de bibliothèque, ceux qui n'ont rien dit encore n'en pensent pas moins, un visage qui sourit propose... (bien sûr, le Comité a quelquefois failli à ses devoirs !). André Magnanou promet aide et appui pour manager une équipe de football, cet autre encore qui suggère la piscine, notre fête annuelle aura lieu le 24 février et j'oublie peut-être de noter l'essentiel de cette conversation d'où jaillissent des traits qui se croisent, r[illegible]ient, fusent des bouches, des coins, des bancs, du Bureau, de toutes parts, de tous les cœurs et cherchent à se faire entendre, impératifs.

Le Bureau fera l'impossible pour mener à bien la lourde tâche qui lui incombe, mais, de grâce, laissez-nous respirer !

René Chaussard expose son intention de reprendre la direction de la chorale. Les pionniers de cette petite phalange s'inscrivent et leur voix chante déjà. Rendez-vous est pris pour vendredi.

L'ordre du jour s'épuise et Marande lève la séance, libérant ainsi les impatients, les pressés, les bavards, les musards, les pieds qui s'engourdissent. L'essaim grouille à nouveau et gesticule, désagrégé.

Divers petits groupes demeureront encore quelque temps, et les anecdotes et les souvenirs évoqués parleront de Cempuis, ce bon vieux Cempuis sans lequel beaucoup d'entre nous seraient !...

Où serions-nous ?...

M. VIGNERON.

SOUVENIRS

A la pensée qu'un quart de siècle s'est déjà écoulé depuis son départ de Cempuis, notre ami Armand Fouque a jeté sur le papier le fruit d'une heure de méditation. Sans préparation, sans artifice, il évoque dans le seul ordre chronologique des souvenirs de sa jeunesse. Quel Cempuisien ne prendrait plaisir à leur lecture ?

Qui n'a parlé du demi-siècle cette année ? C'est un fait, 50 ans du siècle sont passés: savez-vous que, pour les « gars » de la 25 un quart de siècle est passé depuis leur sortie de l'O.P. ? (maintenant I.D.G.P. — personnellement j'aime mieux l'O.P., question de tradition...)

Eh oui ! 25 ans qu'une douzaine d'élèves, filles et garçons, est entrée dans la vie. Je ne dirai pas en même temps car les musiciens sont partis avec une semaine de retard sur les « résistants musicaux » (je cite M. Roger).

Cette année-là, la fête de Grandvilliers nous a fait prendre le départ avec handicap; si l'on compare les situations du doyen et du plus jeune de la promotion, soit Chabrier et Bertau (deux musiciens) avec un « infirme » (toujours M. Roger) de la 25, ce handicap est remonté. Bravo, les musiciens, et merci, M. Roger. C'est quand même grâce à lui que nous avons fait 8 jours de rabiot; ce n'est pas tellement cruel mais on se le rappelle, et comment !...

Depuis 10 ans en moyenne nous étions à l'O.P.; tous se souviennent de leurs années passées dans cette maison qui nous est chère et combien de souvenirs nous rapprochent et nous lient. N'est-ce pas Robette, Barret, Solange, Dédée et les autres...

Quelques souvenirs ? En voici : Mon arrivée à l'O.P. en 1916, tout seul — en solo — (comment voulez-vous que je ne finisse pas mon séjour en musique). Dans la cour d'honneur j'ai commencé à pleurer (si M. Canioni par-

court ces lignes il va penser... « comme d'habitude ») et puis la classe, le réfectoire, le dortoir... Que de larmes ! Ah ! ma mère. Je me souviens que Mlle Eugénie ne savait que faire pour dissiper ce gros chagrin, et puis j'ai dormi; le lendemain j'ai suivi le mouvement, oh ! bien timidement et jour après jour je devenais un « gars de l'O.P. » à tel point que la maitresse de la classe enfantine, Mme Benoit, notait sur mon premier bulletin trimestriel (octobre-décembre 1916) « Armand n'est pas toujours sage ». Il faut vous dire que cette institutrice me paraissait sévère; erreur ! puisque par la suite, en apprentissage, j'ai réussi à me faire tremper le derrière dans le bac de trempe de la forge (mai 1923). M. Boutet était pourtant un modèle de patience, n'est-ce pas, Théry ? Non, il devait y avoir en moi une came déréglée.

Je ne vous citerai pas année par année mes souvenirs de l'O.P., qui sont presque les mêmes que ceux de tous les Cempuisiens.

Pourtant il y a des souvenirs, bien personnels, qui restent. Tenez, l'évacuation en 1918. l'arrivée à l'Ecole Dorian où j'ai hérité le surnom de « Bédon ». Il m'est resté ce nom à tel point que si Chaussard ou Frédo m'appellent Fouque je ne réponds pas, mais au nom de Bédon je comprends qu'il s'agit de moi. Ensuite Le Vésinet, 46, avenue Carnot c'est là que j'ai commencé à chanter avec Mlle Danel (Mme Denizard maintenant). Vous vous le rappelez, les amis : celui qui chantait le mieux avait trois ou quatre soldats en papier pour garnir sa « collec » de soldats. Vous vous souvenez aussi de la queue à heures fixes pour les « Oui, M'sieu, ça presse ». L'installation n'était pas des mieux, mais ça allait, et nous sommes revenus à l'O.P. en avril 1919. Là nous étions chez nous et tout le monde le sentait, les professeurs étaient revenus avec l'espoir de ne plus jamais revoir les douloureuses années de guerre. Hélas !...

Oui, nous étions chez nous et tout le mécanisme déréglé reprenait sa marche en s'améliorant méthodiquement. A cette époque je me suis trouvé dans le cours moyen 1re année; là j'ai appris ce qu'était un « fifi ». Oh ! rassurez-vous, je ne faisais pas partie de ces quelques bons élèves et lorsque je vous aurai dit que j'ai passé quelques heures dans un placard de la classe en compagnie d'un balai vous ne mettrez pas ma parole en doute. Quand je pense que mes camarades avaient des bons points ! moi, pas moyen et pourtant j'ai essayé... Comprends pas ! ! !

Et le « Certif » !... ça c'est un souvenir.

Je me vois encore dans la voiture trainée par « Bayard » — « le bidouche » — assis à côté de Chaussard; lui, qui savait ma timidité, me disait : « Pour l'oral n'aie pas peur, tu seras reçu, mais ne pleure pas devant l'examinateur ». J'avais une « pétoche » !... si bien qu'au chant j'ai dit que je ne savais rien. « Vous êtes de Cempuis et vous apprenez la musique » me dit l'examinateur. — « Oui, M'sieur, mais pas moi, je ne sais pas », lui répondis-je. Cinq minutes après, Bertau me dit : « Qu'est-ce que tu as chanté ? » — « Sur les flots bleus, le vapeur glisse..., etc. » — « Ce n'est pas vrai, j'étais derrière toi; c'est malheureux d'être comme ça, tu as perdu 3 points ». Je préférais perdre 3 points que de chanter; d'ailleurs j'ai été reçu quand même, c'est bien fait !... Mais quel après-midi j'ai passé ! Si M. Roger avait su ça il n'aurait pas été très satisfait mais ne m'aurait pas grondé, il me connaissait. Un jour. M. le Directeur demandait à M. Roger comment je me comportais à la fanfare, notre professeur lui dit : « Il se met à sa place et on ne l'entend pas ». C'est formidable comme j'étais sage à la répétition; j'avais tellement peur qu'il me fasse jouer tout seul...

J'ai vu M. Roger en colère après moi un jour de Noël, pendant le concert; nous jouions *Carmen;* à la farandole il y a deux parties de piston : Chabrier 1re, moi 2e. Vingt mesures avant de partir, plus une goutte de salive dans la bouche, la gorge sèche. J'y va-t-y, j'y va-t-y pas ? Ça y est, j'y va. Malheur ! impossible de sortir une note et M. Roger qui m'encourageait du geste et de la parole, rien à faire je n'ai pas sorti une note. Après le concert, Suzanne Lacube me demande pourquoi je n'avais pas joué. « Je ne sais pas, je ne pouvais pas ». M. le Directeur puis plusieurs professeurs m'ont posé la même question. Pour toute réponse je me mettais à pleurer. Comment voulez-vous que je m'en sorte ? Et M. Canioni qui voulait me voir rire quand il m'apercevait, quel supplice ! ! !...

Après le « certif » je voulais être « méca ». Je commence à la « méca » pendant un mois, puis à la « menui ». C'est étonnant le bois que j'ai cassé, tous les exercices se sont terminés en deux ou trois pièces, ma moyenne à la « menui » était de l'ordre de 2/20. « Pas brillant ce petit, je n'en veux pas, tu iras à la mécanique » m'a dit M. Dujardin. Enfin ! j'avais gagné. Oui, mais, je n'étais pas grand (M. Boutet m'appelais « tout p'tit » et je n'aimais pas ça), dame ! j'avais droit au grand pantalon, plus de tablier noir, des chaussettes en place de bas, ça comptait. L'un dans l'autre ça marchait assez bien pour moi quand un jour M. Canioni m'annonce que je n'irai plus à l'atelier. Manque de place ou autre motif, que sais-je. J'avais fait tout mon possible pour être mécanicien et voilà qu'au bout de 4 ou 5 mois j'étais dans l'impossibilité d'apprendre le métier qui me plaisait. Je me désespérais; rester en classe toute la journée et pourquoi ? Enfin passons, ce souvenir est le seul cruel qui me reste de l'O.P. J'aime mieux le garder pour moi. A l'O.P. on me disait cabochard, têtu, c'était peut-être vrai mais ma timidité m'empêchait de faire comme tous mes camarades. Un exemple : au cours supérieur 2e A., M. Contini pose une question en classe de géographie; sur 15 élèves, 10 lèvent la main pour répondre, moi pas question. Manque de chance, il m'interroge et je réponds bien. « Pourquoi ne lèves-tu pas la main puisque tu sais » — « Je n'ose pas, j'ai peur ». Et pourtant ce professeur

était d'une douceur paternelle; nous l'avions surnommé « Petit Père ».

En 1923 je suis quand même admis à l'atelier de « méca » et jusqu'en 25 je me défends du mieux que je peux. Ah ! quel professeur nous avions ! M. Boutet était pour moi un exemple, une sorte de messie auquel je dois toute ma reconnaissance. Quelle patience il lui fallut pour nous « faire mordre » et nous faire aimer le métier. Très sévère dans le travail, nous encourageant à mieux faire, il était de ceux qui ne supportent pas une pièce mal finie. « La mécanique ne supporte pas la médiocrité » disait-il et il avait raison. Vous les rappelez-vous, les « méca », nos exercices de 3e année : la soupape de sûreté, le vilbrequin à deux manettons, la pompe à eau, etc... Etions-nous fiers lorsque les anciens venaient voir notre vitrine ! Que de bons souvenirs j'ai gardés de ces trois ans d'atelier passés avec M. Boutet. L'incident du bac de trempe est frais à ma mémoire, en réalité c'est frais à mon pantalon et son contenu que je devrais dire. Je me souviens que ce jour-là ma pièce avait « du gauche », la trempe était nécessaire et M. Boutet préférait une trempe à l'eau qu'une à la main ou à la baguette. Si vous préférez un technicien appellerait la première une trempe « sec à l'eau » (oui, Madame) et la deuxième une trempe suivie d'un revenu bleu (évidemment).

En cas très grave, la punition qui m'était la plus dure était la privation d'atelier (comme si l'atelier était un amusement, une récompense; c'était le pire qui pouvait m'arriver, j'aurais préféré être privé d'une sortie avec la fanfare. Car la musique, à mon sens passait après la mécanique, mais tout le monde ne pensait pas comme moi.

Je ne vous parlerai pas des courses défendues à la 3e ou 4e ouverture où les pommes faisaient notre régal, pas plus que de nos pique-patates. Tout le monde connait. Qui n'a pas participé à une expédition de ce genre ? Veux-tu me le dire mon vieux Robette ? Je t'en prie, ne me traite pas de « cafeteur »; ce serait un peu tard, il y a prescription, n'est-ce pas, Mesdames et Messieurs du corps enseignant.

Eh bien ! voilà, c'est à peu près tout ce que je me rappelle après un quart de siecle.

Cela ne nous rajeunit pas me direz-vous, mais si, mes amis, pensez-y souvent à l'O.P. et vous verrez : cela fait du bien et rajeunit. J'ai encore mes exercices dans ma boite noire de « gars de l'année 1925 », j'y tiens à ces souvenirs ainsi qu'à mes bulletins trimestriels. Les montrant à Chabrier et à sa femme : « Comment tu as encore ça ? Veinard ! Donne-moi une photo de la fanfare, veux-tu ? » — « Bien sûr » et hop, dans la poche. Je dois dire que j'avais la photo en double...

Enfin, pour finir, je pense que mon passage à l'O.P. m'a été salutaire : de l'instruction, un métier et l'amour de la musique, que voulez-vous de plus ?

Il est souhaitable que l'O.P. demeure et prospère, c'est le vœu de G. Prevost., celui aussi de tous les Cempuisiens et Cempuisiennes formés dans « sa » maison. F. FOUQUE.

Nos rendez-vous

Le premier dimanche de chaque mois, rendez-vous est fixé à tous ceux et celles qui aiment la natation. Piscine de Pontoise, 19, rue de Pontoise (métro : Maubert-Mutualité), à partir de 10 heures et jusqu'à midi. L'après-midi, réunion au siège à partir de 15 heures.

Veuillez également noter que notre fête annuelle, aura lieu le SAMEDI 24 FEVRIER 1951, à 20 heures, aux Sociétés Savantes, 8 bis, rue Danton (6e), métro : Saint-Michel; et que, dès maintenant, vous devez prendre vos dispositions pour y assister et aussi vous engager à y amener beaucoup de monde pour y assurer son succès.

Naissances

Mme Bazin (G. Legoupil) nous fait part de la naissance de sa fille, du 21 avril dernier.

Mme Coulomb (Renée Creusot) a le plaisir de nous faire part de la naissance, le 16 septembre dernier, de son deuxième enfant. Désormais, le petit Alain a une petite sœur prénommée Any.

Tous nos compliments à ces deux jeunes mamans et bonne santé aux jeunes bebés.

Mariages

Nous vous faisons part du mariage de notre camarade Emilienne Bernet-Le Cam avec M. Henri Muller, célébré le 5 août;

De nos camarades Jeanine Baspeyras et Lucien Daragon, célébré le 2 septembre.

A ces jeunes époux, nous présentons nos meilleurs vœux de bonheur.

Changements d'adresses

Mme Krommenacker, 161, rue Montmartre (2e).

Mme Tacnet Henriette, 8, rue Dalou (15e).

Mme Bazin (Georgette Legoupil), 4, rue Ardoin, Saint-Ouen (Seine).

Mlle Roche Marthe, 17, boulevard Henri-Ruel, Fontenay-sous-Bois (Seine).

Laher Roger, 60, rue Pixéricourt (20e).

Mlle Comte Cécile, 63 rue de Chabrol (10e).

Mlle Bellanger Yvette, 39, rue Frémicourt (15e).

Mme Debray A. (Jeannine Léonard), 140, rue de Ménilmontant (20e).

Haas Louis, 9 *bis*, rue Fontarabie (20e).

M. et Mme Daragon Lucien, 8, rue du Progrès; Saint-Denis (Seine).

Mlle Lallemand Ginette, 68, rue Emeriau (15e).

Nouveaux Sociétaires

Mlle Fékète Solange, 20, rue Jules-Guesde, Issy-les-Moulineaux (Seine).

Cunin Robert, 7, rue d'Angiviller, Versailles (Seine-et-Oise).

Mlle Godefroy Germaine.

Imp. A. MONTOURCY, 4 bis, r. Nobel (18e) *La Gérante :* H. TACNET.